

AFGHANISTAN, MALHEUREUSE TERRE DE CONVOITISE



LE CRI AFGHAN
de Michael Barry,
L'Asiatheque,
432 p., 24,50 €

Pour qui veut lever une part du voile qui recouvre l'Afghanistan, pays tourmenté par l'histoire, l'ouvrage de Michael Barry *Le Royaume de l'insolence. L'Afghanistan, 1504-2001* (Flammarion), réédité en 2011, demeure une référence. Pour cette raison, la sortie du nouveau livre de cet universitaire américain, *Le Cri afghan*, méritait le temps de la lecture. Une attention d'autant plus nécessaire que cet érudit persanophone a décliné, dans un délai très court, de confronter sa science au fracas de l'histoire immédiate, le retour des talibans, le 15 août, à la tête d'un pays qu'ils avaient déjà gouverné entre 1996 et 2001. Fait chevalier de la Légion d'honneur, le 26 mars, Michael Barry est un parfait francophile. Professeur d'université aux Etats-Unis, puis à Kaboul, à l'université américaine, il a consacré une grande partie de sa vie à cette région du monde dont l'histoire doit beaucoup à sa géographie. Il décrit, dans un style clair, ce pays qui est, depuis des millénaires, « la principale route praticable, militaire et commerciale à travers les montagnes qui séparent l'Asie centrale et l'Inde ».

Il résume, avec pédagogie, comment cette terre, objet de convoitise des empires, a opposé, tout au long du XIX^e siècle, dans le cadre du « Grand Jeu », la Russie et la Grande-Bretagne. Il souligne combien les guerres anglo-afghanes ont nourri durablement la « mythologie nationale selon laquelle le pays peut résister victorieusement à tout envahisseur étranger, si puissant soit-il ». On y apprend utilement que l'Afghanistan a déjà été stable sous le règne de l'émir Abdur Rahman Khan, entre 1880 et 1901. Symbole de l'unité afghane, il laisse, à sa mort, un Etat « relativement solide aux ambitions centralisées (...), même si les hauts pays tribaux continuent d'échapper à tout contrôle direct ».

L'Afghanistan moderne, de 1919 à 1978, offre ensuite le visage d'un pays ayant bien du mal à faire vivre une indépendance qui finit par voler en éclats avec l'invasion soviétique. Pendant cette période, deux univers s'affrontent sur la même terre : « Un royaume neutraliste gouverné par une petite élite occidentalise, très laïque mais fortement nationaliste, plaqué sur un pays rural et profondément religieux. » Faut de pouvoir réduire la résistance des moudjahidines afghans, l'occupation soviétique et sa sévère répression contre les populations civiles ne feront qu'approfondir ce fossé. Le départ des troupes de Moscou, en 1989, ouvre une période de guerre civile qui finit, en 1996, par porter au pouvoir des talibans soutenus, dit l'auteur, par « un pouvoir pakistanais cynique ».

C'est le cœur de la thèse de Michael Barry. Pour lui, « le grand malheur afghan, c'est le Pakistan (...), qui agit afin d'affaiblir l'Afghanistan en cassant sa cohésion sociale ». Aimant citer Shakespeare, il s'attarde longuement sur « la tragédie afghano-pakistanaise et ses lueurs crépusculaires », notamment l'islamisation des deux sociétés. « Sinistre métaphore, Islamabad et Kaboul se voient forcés de boire le calice idéologique jusqu'à la lie la plus vénéreuse à en charrier trois maladies : la loi religieuse, la maladie du racisme et [celle] du pire sexisme. » Pour autant, « ni les communistes ni les Américains n'auront entamé le tissu sexiste autosanctifié comme authentiquement musulman de l'Afghanistan profond ». Le pouvoir d'un chef afghan rural et tribal repose toujours sur le contrôle de l'eau et de l'irrigation, des semences issues du surplus agricole, et sur la possession du bétail et des femmes. Les talibans, eux, écrit l'auteur, « n'ont rien de paysans médiévaux révoltés », mais tout de « militants d'extrême droite réactionnaires et sectaires qui assoient leur pouvoir grâce à la force et à la surveillance ».

Des dirigeants « parasites »

Les dirigeants afghans, quant à eux, se seront comportés depuis des siècles, selon l'auteur, comme « des parasites se nourrissant des largesses étrangères, des Britanniques du XIX^e siècle aux Etats-Unis de 2021 ». Un jugement sans appel qui laisse entrevoir le ton de l'ouvrage de Michael Barry. Car ce livre n'est pas que le fruit de son savoir. Il mêle à sa science des souvenirs personnels de voyages commencés en 1965, des coups de colère et des commentaires politiques tirés de longues revues de presse. Un matériau divers et une émotion qui viennent modifier l'ambition initiale de l'ouvrage, car ils finissent par mêler un savoir reconnu à des affirmations parfois péremptoires.

Le mélange des genres laisse penser que le cri du titre est peut-être davantage celui de Michael Barry que celui de l'Afghanistan. De plus, écrire à chaud et sous le coup de l'émotion n'est pas sans écueil. Cet exercice multiplie les risques de propos imprudents et non démontrés. Ainsi, dire que « les fanatiques sunnites de Daech [acronyme arabe de l'organisation Etat islamique] » sont la seule création du Pakistan est sans doute trop court. De même, il paraît un peu rapide de désigner, sans preuve, le KGB – l'ancien nom des services secrets soviétiques – comme responsable de l'attentat ayant, notamment, coûté la vie, en 1988, au président pakistanais, le général Mohamed Zia Ul Haq, et à l'ambassadeur américain à Islamabad, Arnold Raphel, alors que l'enquête de Washington a laissé ouvertes les hypothèses. ■